

MÉLENCHON,
MAI OUI

GÉRARD MILLER

MÉLENCHON,
MAI OUI

1968 - 2018

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-139475-7

© Éditions du Seuil, avril 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Aria et Sacha

Allez, pour célébrer à ma façon l'anniversaire de Mai 68, je vais commencer par une scène récente plutôt que par un souvenir.

Nous sommes en septembre dernier, à la Sorbonne – enfin, moi, je n'y suis pas, mais on m'a raconté l'épisode. Dans la rue, ça s'agite. La police a bouclé les lieux, des étudiants manifestent, il y a quelques échauffourées – les traditions locales sont respectées.

Plus original est ce qui se passe à l'intérieur.

Pour parler de l'Europe, Emmanuel Macron a en effet choisi de s'exprimer dans le Grand Amphithéâtre, lieu emblématique des « événements » qui, il y a cinquante ans, ont secoué le pays dont il est aujourd'hui le Président. Et comme c'est un malin, il a placé au premier rang, pour faire la claque, Daniel Cohn-Bendit, Dany le Rouge que le gouvernement gaulliste avait fait expulser de France en Mai 68 et qui était revenu clandestinement, une semaine plus tard, ses célèbres cheveux roux teints en noir, pour prendre la parole dans la Sorbonne occupée, à l'endroit même où Emmanuel Macron le surplombe maintenant.

Cohn-Bendit, je l'ai croisé de loin en loin tout au long des années. En 1968, il était « anar », moi « mao ». Il avait créé le Mouvement du 22-mars, je militais à l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes. C'est dire que nous appartenions tous les deux à la galaxie gauchiste, mais qu'il était sans conteste moins sectaire que moi. Comme les trotskystes d'alors, les marxistes-léninistes n'étaient pas des tendres et ils avaient un paquet d'adversaires au sein même du mouvement, dont les anars. Mais Cohn-Bendit nous semblait néanmoins à part, doué comme pas un pour la tchatche et bénéficiant en conséquence d'une aura que nul ne lui contestait. On s'engueulait avec Dany sur la tactique à suivre – il nous trouvait trop rigides, on le trouvait trop élastique –, mais c'est à lui que nous pensions avec sympathie en scandant dans les rues l'un des plus beaux slogans du moment : « Nous sommes tous des Juifs allemands. »

Il y a dix ans, je lui avais demandé de participer à un documentaire que je voulais réaliser sur les anciens gauchistes et leurs enfants, et il avait tout de suite accepté. L'objet du film était de raconter l'histoire de 68 à travers le regard ironique de notre progéniture. Confronter les anciens soixante-huitards que nous sommes à la génération de nos propres enfants, qui avaient désormais l'âge que nous-mêmes avions à l'époque des barricades. Et comme Dany, trois autres vieux camarades m'avaient dit oui : Roland Castro, Henri Weber, Dominique Grange. Avec moi étaient ainsi représentés quelques-uns des corps célestes de la fin des années 1960 : outre le Mouvement du 22-mars

et l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes, la Jeunesse communiste révolutionnaire, le Comité révolutionnaire d'action culturelle et Vive la révolution.

Le jour du tournage, j'avais retrouvé Cohn-Bendit avec un plaisir non dissimulé. Il m'apparut tel que je l'avais toujours connu : intelligent, gouailleur, percutant, pas hautain pour deux sous et toujours à la bourre. Mais je n'étais pas plus naïf que lui. Le matin même, pour me plonger dans le bain avant de l'interviewer, j'avais relu un paquet d'articles le mettant en pièces. On y dénonçait l'ex-leader de 68 qui, sous ses dehors de rebelle à la mèche folle, soutenait des options s'inscrivant dans la droite ligne du néolibéralisme financier : entrée des entreprises dans les écoles, privatisation des services publics, instauration d'un Smic jeune, travail du dimanche... Cohn-Bendit, par deux fois invité à parler aux universités d'été du Medef devant plusieurs milliers de chefs d'entreprise en chemisette, y était décrit comme un adorateur du patronat, dont le mérite principal consistait à transformer les pilules libérales en sucreries progressistes pour les faire mieux passer. Les mêmes mots qui, dans la bouche d'un exploiteur patenté, sembleraient odieux, étaient supposés apparaître dans la sienne ludiques et agréables. Dany le Rouge, produit marketing redoutable : l'idéologie capitaliste la plus brutale, mais vendue sous emballage par un ex-gauchiste à la bouille souriante.

Je regardais Dany et me demandais ce qu'il y avait de vrai dans ces accusations. En quoi était-il le même, en

quoi avait-il changé ? Pour être plus exact, je me demandais en quoi nous tous, les anciens soixante-huitards, les anciens ricaneurs, les anciens enragés, pouvions ou non être accusés d'être allés à la soupe, sinon du Medef, du moins de cette « société de consommation » que nous dénoncions dans nos jeunes années. En quoi avions-nous été ou non rattrapés par l'indifférence, la paresse ou tout simplement l'âge ? La vieillesse est un naufrage, disait de Gaulle citant Chateaubriand. D'accord, mais, physiquement comme psychiquement, on peut couler plus ou moins vite et surtout plus ou moins tôt. Alors quid de Dany, de Roland, d'Henri, de Dominique et de nous tous qui affirmions entre autres joyusetés : « La barricade ferme la rue, mais ouvre la voie » ?

En 1968, j'avais pile 20 ans, Cohn-Bendit 23 et notre actuel Président... moins 9. Personne ne me le demande, mais on peut comprendre que je n'imaginerais pas un instant souffler les cinquante bougies de Mai avec ledit Macron : non seulement parce qu'il serait vite lassé par mes éventuels prêchi-prêcha, mais également parce que l'actuel président a autant de rapports avec notre histoire que sœur Emmanuelle avec YouPorn. Cela étant, il me faut bien ajouter un addendum, qui m'est autrement plus désagréable à formuler : en cette année 2018, je ne me vois pas davantage faire la fête avec Dany et tous ceux de mes anciens compagnons de barricades qui, comme lui, semblent s'être progressivement réjouis d'avoir trouvé sous les pavés non pas la plage, mais le marché. Car, sans m'imaginer que certains d'entre nous seraient restés purs et que les autres seraient devenus

des traîtres, qu'il me soit permis de dire qu'un demi-siècle plus tard tous les parcours ne sont pas équivalents et qu'on peut tout de même se demander ce qu'il a fallu oublier de son propre passé pour se retrouver à faire la claque, à la Sorbonne, au milieu des huiles d'un gouvernement aussi réactionnaire que celui d'Édouard Philippe.

Pour le rejeter, je viens d'écrire le mot « traître », l'un des plus difficiles à manier de la langue française. Il ne fait pas partie de mon vocabulaire parce que je connais trop les crimes qui ont été commis sous son ombre. Trop facile d'accuser l'autre de trahison, surtout quand on a les moyens de lui faire payer au prix fort son pas de côté, voire son revirement. Et pourtant, je n'inscris pas dans ma collection personnelle le proverbe selon lequel il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Cela s'explique sans doute par le fait que je ne suis pas doué moi-même pour les tête-à-queue et que je n'ai jamais été un adepte de l'autocritique, cette vieille tradition expiatoire que le mouvement communiste a longtemps pratiquée. Même s'il y a des fidélités dont on peut penser qu'elles confinent à l'entêtement, je préfère la constance à l'abjuration, l'attachement à la déloyauté, la persévérance au parjure. Je préfère ceux pour qui la parole donnée crée au moins quelques obligations à ceux qui signent et ne persistent pas. Pour prendre un exemple tout ce qu'il y a de plus récent, je trouve infâme que Manuel Valls ou François de Rugy, après avoir juré, « croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer », qu'ils soutiendraient le vainqueur de leur foutue primaire de gauche, aient illico tiré dans le dos de Benoît

Hamon sans qu'aucune de leurs balles, par ricochet, ne les frappe.

Alors, il y a bien sûr des gens héroïques qui ont tenté de nous édifier avec leurs erreurs passées et leur volte-face. Je pense à la quelque peu oubliée Annie Kriegel, cette ancienne communiste, entrée toute jeune dans la Résistance, permanente du PCF après la guerre, et dont les yeux s'étaient brusquement dessillés au moment de la déstalinisation. Malheureusement pour sa biographie, elle devint alors non seulement une bonne spécialiste de l'histoire du mouvement communiste, mais une plume régulière, une affidée du *Figaro*, comme si la découverte tardive des méfaits du stalinisme devait inévitablement s'accompagner chez elle d'un engouement nouveau, tout aussi aveugle que le précédent, mais cette fois du côté de la droite la plus conservatrice. Je ne veux offenser personne, mais l'histoire d'Annie Kriegel me persuada très tôt que stalinien un jour, stalinien toujours, et que le fait d'avoir été con et de l'avouer ne garantissait en rien de ne plus l'être.

Plusieurs fois, en Mai 68, je me suis demandé ce que je penserais moi-même de mon engagement maoïste si je devenais un jour aussi vieux, voire plus vieux que ceux qui nous gouvernaient alors et nous faisaient tabasser par leurs flics. J'étais foldingue, mais pour le coup pas idiot. Je sentais bien qu'il y avait dans notre révolte anti-autoritaire quelque chose d'excessif qui pouvait se cogner au réel et se briser à l'épreuve du temps. Mais je n'ai jamais douté pour autant qu'étaient légitimes nos indignations. Accepter de vivre dans le monde que nous connaissions en tentant juste d'adoucir quelques

angles me semblait en tout cas misérable, et je craignais donc de me résigner un jour.

Eh bien voilà, maintenant que cela fait quelques années que je suis arrivé à l'âge canonique de nos anciens maîtres, alléluia, j'ai toujours le sentiment qu'il n'y avait rien de mieux à faire à l'époque et, par chance, à la différence des quelques ex-contestataires que la grâce a touchés, je n'ai reçu la visite d'aucun ange Gabriel pour me dire d'aller fricoter avec le baron Seillière, de trouver des vertus à Serge Dassault, de soutenir Nicolas Sarkozy en 2007 ou Emmanuel Macron dix ans plus tard. Du coup, quand je constate que, sur les cinq compères que j'avais castés pour mon film de 2008, trois ont voté au premier tour de la dernière présidentielle pour l'actuel locataire de l'Élysée (Dany, Roland et Henri) et que deux seulement (Dominique et moi) n'ont pas succombé à cette sirène échevelée du libéralisme, je ressens un petit pincement au cœur. Et interprétant à ma façon les paroles des *Feuilles mortes*, je me dis que la vie sépare décidément ceux qui se sont aimés ou du moins ceux qui ont partagé un temps les mêmes aspirations.

Constatant à quel point les itinéraires d'un certain nombre d'entre nous divergent, je reconnais qu'une question me trouble: et si nous n'avions vécu qu'en apparence les mêmes événements? Et si nous n'avions jamais été des camarades, mais seulement les colocataires provisoires des quelques lieux où nous avons habité ensemble? Certes, notre jeunesse s'est heurtée aux mêmes murs et nous avons collectivement tenté de les renverser, mais chacun, attaché à sa singularité comme à l'un de ses biens les plus précieux, n'a peut-être été que le militant de sa propre cause. C'est ce qui expliquerait pourquoi nous avons tiré des enseignements aussi différents de nos engagements passés, chacun réécrivant à son aune l'histoire à laquelle il a plus ou moins activement contribué.

Je pense par exemple à Alain Finkielkraut, que j'ai connu quand il avait 18 ans et avec qui je me souviens d'avoir manifesté en 68. Sauf erreur de ma part, c'était le 24 mai, le soir où la Bourse fut partiellement incendiée. Nous marchions côte à côte, Alain tenant à la main un couvercle de poubelle pour se protéger d'éventuels jets de grenades. Je revois nos visages

hilares et cet enthousiasme partagé qui transforme les manifestations réussies en d'incontestables moments thérapeutiques. Des millions de grévistes faisaient la nique au gouvernement et au patronat, le monde avait l'air de nous appartenir et, ce soir-là, la rue ne disait pas le contraire.

Le général de Gaulle, essayant de reprendre l'initiative, venait de parler à la télévision pour annoncer l'organisation d'un référendum sur la participation dans les entreprises et les universités, mais il s'était montré si peu convaincu lui-même par son projet que nous avions aussitôt sorti nos mouchoirs pour lui crier : « Au revoir, de Gaulle, au revoir ! » Devant ce pouvoir qui tremblait sur ses bases de ne pas comprendre ce qui lui arrivait, nous étions tout bonnement aux anges. Bien sûr, nous savions qu'il y avait dans ces défilés nocturnes comme dans nos assemblées générales une part de comédie. Mais comme l'évêque d'Agde que Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir*, surprend devant son miroir, le visage grave, en train de s'exercer à faire le signe de croix, de Gaulle, Pompidou et tout le saint-frusquin jouaient eux aussi un rôle et ils étaient moins bons acteurs que nous. Pour tout l'or du monde, aucun d'entre nous n'aurait voulu échanger notre scénario contre le leur.

D'où la perplexité qui m'encombre en cet anniversaire. Pourquoi diable Alain a-t-il fini par suivre cette trajectoire bouffonne qui va de la barricade de la rue Soufflot à l'Académie française du quai Conti ? Comment peut-il être ravi de faire aujourd'hui des mamours à Éric Zemmour ou Renaud Camus ?

Regrette-t-il de n'avoir pas été à 18 ans du même bord que tous les balourds gaullistes qui parlaient en 68 de chienlit quand nous parlions de justice? Parce que, quand on évoque le mouvement de Mai, il faut tout de même avoir en tête ce qu'était la société française de ces années-là – tout le contraire du bon vieux temps!

Petit rappel à l'ordre, comme on disait dans les AG. On l'a oublié, mais les étudiants de Nanterre qui ont été le détonateur du mouvement étudiant faisaient leurs études à une encablure d'un des plus grands bidonvilles de France, où s'entassaient dans des conditions épouvantables plus de dix mille personnes. J'étais inscrit en philo, je le confirme: pas facile d'étudier *La Métaphysique des mœurs* de Kant quand on voit, quasiment par la fenêtre de sa salle de cours, des familles croupir dans des baraquements insalubres. Et ce qui se passait dans les usines, à deux pas également de la fac, n'était pas plus supportable. Depuis une quinzaine d'années, la parcellisation du travail et l'automatisation avaient fait émerger un esclave moderne, l'OS, l'ouvrier spécialisé, un exploité interchangeable qui occupait sur des chaînes de production assourdissantes des postes qui ne nécessitaient aucune formation particulière. Les OS représentaient 40 % des ouvriers et se recrutaient tout naturellement chez les plus vulnérables, chez les moins qualifiés, les femmes, les immigrés, les ruraux déracinés. Particulièrement nombreux dans les entreprises appartenant au secteur des biens de consommation, ils avaient joué un rôle décisif dans la croissance des Trente Glorieuses et ils n'en avaient pas profité,

persécutés par des contremaîtres accélérant sans cesse les cadences, méprisés, exclus.

On aurait pu ne pas se sentir concernés, et pourtant tout naturellement nous l'étions. « Concerné », c'était un des mots-clés de 68 – il sonne faux aujourd'hui, mais, à l'époque, la droite, tout en se croyant au pouvoir pour l'éternité, ne la ramenait pas question vocabulaire et « politiquement correct » n'était pas encore une injure. Concernés, donc, indignés, en perpétuelle ébullition, nous ne faisons pas dans la dentelle, c'est vrai, mais il y avait de quoi ! N'ayant pas encore pris de communicants pour enrober leurs exactions, les puissants du monde ne cachaient guère leur visage cruel. Les Américains semblaient même vouloir encourager les vocations contestataires tant ils étaient ouvertement criminels. Ne pensez qu'à leur agression du Vietnam, à leurs bombardements monstrueux, à leur usage systématique du napalm, ce gel incendiaire qui brûle les tissus jusqu'à l'os. Impossible de ne pas souffrir le martyr, y compris sous les objectifs des photographes. Il fallait ne pas avoir d'yeux, ni d'oreilles, ni de cerveau, pour rester en 68 dans son coin, et ni Alain Finkielkraut, ni moi, ni des millions d'autres de nos semblables n'avions ces handicaps.

Seulement voilà, cinquante ans plus tard, quand je regarde certains destins, j'hésite à définir le statut qu'il convient d'accorder à notre révolte commune et à tous nos « moments intenses » – c'est ainsi qu'Alain les appellera lui-même en évoquant la « nostalgie » qu'il en garde –, à tous ces moments que nous avons vécus ensemble ou séparés, mais bien conscients de ce qui

se passait autour de nous. J'avoue même ne pas savoir à quelles gémonies vouer le penseur réactionnaire que Finkielkraut est devenu, lui dont les interventions me hérissent ou m'indignent depuis tant années, alors même qu'il est encore capable de me toucher quand je l'entends parler avec justesse de cette « interruption » qu'a été 68. Je le cite : « Interruption au sens littéral du terme et qui prit tout le monde au dépourvu. La circulation s'est arrêtée, les rues ont été occupées par des piétons eux-mêmes occupés à autre chose qu'à consommer. Oui, il faut de temps en temps s'interrompre et 1968 devrait continuer à nous le dire. »

J'écris sans doute ce livre parce que les questions se bousculent dans ma tête. Pourquoi le Finkielkraut d'aujourd'hui a-t-il eu le dessus sur celui d'hier ? Parce qu'en blanchissant sous le harnais il en a appris des vertes et des pas mûres sur Fidel Castro et Mao ? Parce qu'il est comme Annie Kriegel et que ses yeux ont fini par s'ouvrir sur une partie du monde pour se fermer sur l'autre ? Ou tout simplement parce qu'il a fait sien cet adage cynique : « Qui n'a pas été révolté à 20 ans n'a pas de cœur, qui l'est encore à 40 n'a pas de tête » ?

Il y a des soixante-huitards qui n'ont jamais été soixante-huitards. Je veux dire : des baby-boomers qui ont regardé passer Mai 68 comme les vaches dans le pré regardent passer le train. Comme nous, ils avaient une vingtaine d'années, mais l'Odéon occupé ou la grève générale, ce n'était d'emblée pas leur affaire. Dominique Strauss-Kahn, par exemple, révisait ses examens à la campagne sans écouter la radio et il raconte n'avoir découvert les émeutes du Quartier latin que bien des

jours plus tard... Eh bien, ces Martiens imperturbables ne m'étonnent pas autant que m'étonnent ceux qui ont choisi tout au contraire de vivre lesdits événements, qui en ont été chamboulés, et qui viennent nous dire cinquante ans plus tard qu'on ne les y reprendra plus. Pensent-ils vraiment avoir vécu des aventures tellement plus coruscantes dans leur après-68 qu'ils aient besoin de venir sous-estimer publiquement ce qui reste sans doute l'une des plus belles périodes de leur vie? Ils ont connu un de ces moments bénis des dieux où on a le sentiment de jouer avec les étoiles et les voilà qui font maintenant la fine bouche! Andy Warhol pronostiquait un ridicule « quart d'heure de célébrité », alors qu'eux ont passé deux longs mois à bousculer le vieux monde et ils n'en savourent pas le plaisir? Décidément, on n'est pas pareils.

Passionné depuis mon enfance par la Révolution française ou la Commune de Paris, ayant grandi dans l'admiration des grèves de 1936 ou de celles des mineurs de 1948, je prends la mesure de ce que j'ai vécu en 68, à savoir la plus grande grève générale de l'histoire de France. Partie des usines, je l'ai vue gagner en une traînée de poudre tout le pays, touchant dans tous les secteurs économiques les établissements de toutes les tailles, mobilisant toutes les catégories professionnelles, les ouvriers, les employés, les cadres, les profs, les artistes, les footballeurs, les journalistes – ce fut un mouvement social généralisé absolument incroyable. Il y avait à l'époque quinze millions de salariés et on dit que près de dix millions se sont mis en grève. Pendant plusieurs semaines, le pays a été entièrement paralysé,

et à Paris, Lyon ou Marseille comme dans les plus petites villes, à chaque coin de rue on pouvait croiser des gens qui avaient envie de parler et de s'occuper eux-mêmes de leur avenir.

Qu'est-ce qu'il nous aurait fallu de plus – le pouvoir? Mais on ne l'a pas pris, tout à la fois parce que nous en étions incapables et parce que nous ne le voulions pas. Je ne sais pas ce qu'imaginaient les uns et les autres dans la galaxie gauchiste, et notamment les trotskystes autrement plus politiques que les maos ou les anars, mais à l'UJCML en tout cas, on n'avait pas l'ombre d'un « programme de gouvernement », et cinquante ans plus tard, cela participe du charme de l'expérience. Mais oui, aux idolâtres de l'utile, il faut expliquer qu'on doit justement aimer Mai 68 parce que la plupart d'entre nous ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez et qu'ils en étaient heureux.

